

## De la jouissance de l'Autre à la jouissance phallique.

Deux mots me sont venus en cours de lecture de ce livre <sup>1</sup> : hors sujet. Ces mots viennent pour moi signifier l'idée qu'un sujet est toujours en quelque sorte hors de lui, qu'il ex-siste à lui-même. Quand on est hors sujet d'ailleurs, on est toujours un peu dans la jouissance, c'est-à-dire qu'on peut jouir de notre sens. C'est dire que la jouissance pose la question de son lieu dans l'appareil psychique.

C'est sur ce point que joue l'équivoque du titre *Les di(t)mensions de la jouissance* : la jouissance, c'est par le dire qu'on s'en approche, mais si l'on écrit "di(t)mansions", c'est du lieu du dire dont il s'agit, *mansio* correspondant au verbe latin *manere* qui a donné : le lieu de séjour, la halte, l'étape et plus tard la maison. À ce point de vue topique on pourrait joindre le point de vue économique qui concernerait l'estimation relative des quantités d'énergie mises en jeu ; c'est ce dernier qui permettra de mettre en rapport la jouissance avec le principe de plaisir. La jouissance peut aussi s'analyser d'un point de vue dynamique si l'on considère l'attraction qu'elle exerce sur le sujet souffrant de sa division entre désir et jouissance. On voit ici comment la métapsychologie freudienne permet l'analyse du concept de jouissance. À ceci près qu'il faudrait y ajouter la question de l'éthique.

Hors sujet, hors les rails du cadre dessiné par la Loi, le sujet se risquerait-il alors en s'abstenant, en s'absentant de sa référence au désir de l'Autre de se perdre dans la jouissance ? Car c'est "en appuyant sur les rails de la Loi et non pas en transgressant celle-ci, que le sujet peut parvenir à une jouissance satisfaisante et non pas nocive"<sup>2</sup>. Cette notion de satisfaction nous semble essentielle car c'est par le biais de la satisfaction pulsionnelle que le sujet pourra avoir un rapport pas trop ravageant avec la jouissance. C'est là un point nous semble-t-il crucial de

---

<sup>1</sup> Exposé fait à la soirée de la Librairie de l'E.P.S.F. le jeudi 11 mars 1999 concernant le livre de Patrick Valas : *Les di(t)mensions de la jouissance*, paru aux éditions Érès, coll. *Scripta*.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p.56.

ce livre et que nous reprendrons un peu plus loin. Mais j'ajouterai dès maintenant un autre énoncé de l'auteur : "la jouissance, qui n'est pas le plaisir, est nocive, elle est un mal pour le sujet parce qu'elle est au principe de son abolition."<sup>3</sup>

Je dirai que ces énoncés peuvent paraître troublants car ils semblent associer au discours analytique ceux de la morale et de la science. Le mot nocif, en effet, a été introduit en médecine avec le sens physique de "nuisible pour la santé", et il est employé au sens figuré de "nuisible pour la santé morale, intellectuelle" (XX<sup>ème</sup> siècle, Gide)<sup>4</sup>. En fait le mot nocif convient quand il qualifie la jouissance de l'Autre définie comme souffrance plus ou moins aiguë provenant d'un excès de tension qui vient rompre l'homéostasie du corps. La jouissance de l'Autre se définit ici à partir du principe de plaisir qui représente une barrière presque naturelle à la jouissance. Mais ce ne serait là qu'une définition scientifique comme le note Lacan : "On a dit que Freud n'a fait là que suivre la voie où s'avavançait la science de son temps, voire la tradition d'un long passé." <sup>5</sup> L'autre interdit porté sur la jouissance et qui en rend l'accès impossible est celui du signifiant qui fait "halte à la jouissance"<sup>6</sup>. Il y a ainsi un double interdit qui pèse sur la jouissance.

Mais n'y a-t-il pas alors un paradoxe à faire de cette jouissance une Chose à éviter à tout prix alors qu'elle est par définition doublement impossible à atteindre ?

La théorie du signifiant lève en fait ce paradoxe car si le signifiant fait barrière à la jouissance, il en est aussi sa cause<sup>7</sup>. La métaphore du vase qu'utilise Lacan indique comme le rappelle P. Valas que le vase est une création signifiante : ce sont les contours du vase qui font exister le vide intérieur. On peut alors situer la jouissance de l'Autre dans un rapport "extime" au sujet, c'est-à-dire comme ce qui est à la fois "le plus étranger et le plus intime au sujet"<sup>8</sup>.

---

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 54.

<sup>4</sup> Cf. *Le Dictionnaire historique de la langue française*, éd. Dictionnaires le Robert, Paris, 1998.

<sup>5</sup> J. Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir", in *Écrits*, p. 821.

<sup>6</sup> J. Lacan, *Séminaire Encore*, Seuil, p. 27.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 27.

<sup>8</sup> P. Valas, *op. cit.*, p. 45.

Le sujet serait par structure hors d'atteinte de cette jouissance, la thèse lacanienne de la primarité du signifiant ne posant le sujet que dans le champ de la représentation. L'accès en direct, en *live* à la jouissance est barré pour le sujet par le langage. Le sujet est alors condamné au désir qui insistera pour retrouver cette jouissance. Et cette condamnation pourra être réelle si tel Antigone ou Œdipe le sujet réalise le désir de l'Autre au sens du désir incestueux. Ce en quoi, comme le note P. Valas, le désir n'est pas si désirable qu'on l'imagine. C'est bien aussi pourquoi le sujet l'évite et tend vers la jouissance. D'où la question : comment le sujet désirant peut-il être à la quête de la jouissance alors qu'elle comporte dans son atteinte l'abolition subjective ?

C'est la théorie même du signifiant qui implique la conceptualisation de la jouissance, la division du sujet qui n'est plus que représenté supposant que pas-tout est signifiant, un reste étant produit de l'opération subjective, un reste pris dans le réel, une part de jouissance que Lacan conceptualisera comme étant l'objet *a*, "être de jouissance du sujet" ou "plus-de-jouir" qui viendra à la place de la perte inhérente à la constitution même du sujet<sup>9</sup>. Cette prise du vivant par le langage pourrait laisser supposer une jouissance pure, originaire, le corps ne venant ensuite vibrer que par les premiers vagissements du langage. On ne peut en fait connaître quelque chose de la jouissance qu'à partir du moment où l'on en parle. C'est au moins dire qu'il n'y a de jouissance que du corps mais il s'agit alors d'un corps déjà parlé, subjectivé, c'est-à-dire un corps de discours selon l'heureuse expression de l'auteur : corps de discours, le langage étant venu en quelque sorte abraser la jouissance corporelle.

En deçà de ce corps de discours il y aurait donc le corps réel, dans sa présence animale, de pulsation jouissante. Corps inaccessible au sujet car hors symbolique, corps mythique jouissant de lui-même ou du corps de l'Autre et que Lacan a pu définir comme jouissance de l'Autre. Entre le corps pris dans son être et le corps comme corps de discours, s'opère une ligne de partage qui mènera à l'élaboration de la jouissance phallique, qui est en fait une "jouissance dénaturalisée"<sup>10</sup>, mortifiée par le signifiant. Mais pourquoi cette jouissance est-elle dite phallique ?

---

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 128.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 101.

L'auteur fait ici un grand détour par le concept du phallus que nous ne pourrions ici que résumer. On sait que ce que Lacan a, entre autres, remis au point dans la théorie psychanalytique, c'est la théorie de l'objet comme manquant qui est venue s'opposer à l'idée d'une harmonisation entre un sujet et un objet qui viendraient se compléter. Cette théorie a été amenée par Freud avec celle du primat du phallus et non plus du génital : le phallus est le pénis mais en tant qu'il manque à la mère. À ce manque, à cette absence comme aux allées et venues de la mère, c'est-à-dire au désir de la mère, l'enfant aura pu alors donner une signification : une signification phallique en tant que le phallus est le signifiant du manque. À partir de là on pourra concevoir une phase phallique chez la fille et comprendre qu'une femme peut se sentir privée d'un organe qu'elle n'a naturellement pas, mais qu'elle possède malgré tout au titre de symbole. Dans ce sens, ne pas avoir le phallus c'est tout aussi bien l'avoir avec le risque de le perdre<sup>11</sup>. Ce ne serait donc pas abusif, je pense, de considérer que Freud en amenant le primat du phallus apporte en fait la théorie du primat du signifiant, les deux étant les pivots de l'économie subjective. Quant à la jouissance pénienne souvent sidérante pour le garçon, elle prendra elle aussi une signification phallique, c'est-à-dire marquée par le signifiant et c'est pourquoi on pourra parler d'une jouissance phallique.

Liée aux lois du langage, causée par le signifiant, la jouissance phallique se manifestera dans le champ du sujet à travers les formations de l'inconscient : rêve, mot d'esprit, lapsus et actes manqués qui sont autant de filières par où la pulsion peut trouver satisfaction, mais aussi les symptômes où la pulsion trouve une satisfaction partielle<sup>12</sup>. La jouissance comporte ici une dimension de satisfaction indéniable pour le sujet et c'est bien pour cela que sa résorption n'est que partielle. En parlant dans la cure, l'analysant consomme la jouissance en même temps qu'il l'alimente. Ce serait une chaîne sans fin si l'interprétation ne visait que le sens, nourrissant ainsi le symptôme, plutôt que de viser le non sens dans l'équivoque signifiante par exemple.

Pour le dire simplement, la colonisation du corps par le signifiant selon le terme approprié de l'auteur, élève la jouissance de l'Autre au rang de jouissance phallique accessible au sujet.

---

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 86.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 108.

Lorsque Lacan, dans "Position de l'Inconscient" se demande "comment l'organisme vient à se prendre dans la dialectique du sujet"<sup>13</sup>, c'est aussi de cela qu'il s'agit. C'est la pulsion qui se chargera de cette transposition, le sujet cherchant "un objet qui lui remplace cette perte de vie qui est la sienne d'être sexué"<sup>14</sup>. Cette perte de vie s'impose en effet d'avoir à se représenter comme homme ou femme. C'est donc par la pulsion qui trouve son expression dans la demande ( $\$ \square D$ ), c'est-à-dire par le signifiant, que se fait le saut de la jouissance du corps à la jouissance phallique. "C'est au niveau de la pulsion que s'opère une composition entre le signifiant et la jouissance, désormais accessible au sujet de la Loi par le biais de la satisfaction pulsionnelle."<sup>15</sup> Il est clair que la pulsion ne peut que remplacer ou représenter et c'est en ce sens qu'elle est partielle, qu'elle insiste aussi dans sa recherche de l'objet qu'elle ne fait que contourner, la représentation du sujet n'étant pas-toute signifiante.

C'est dire aussi que pas toute la jouissance est prenable dans le signifiant. D'où l'élaboration de la fonction plus-de-jouir de l'objet *a* que Lacan élaborera avec les quatre discours. Appareillé au langage en tant que jouissance phallique, en fonction de plus-de-jouir dans les quatre discours, que dire de la jouissance sexuelle, définie comme "le corps à corps de la rencontre amoureuse avec l'objet désiré"<sup>16</sup> ?

Sans reprendre ces thèmes, je mentionnerai cependant l'intérêt que représente la place que l'auteur donne à l'orgasme comme "point de surgissement de la jouissance dans le champ du sujet"<sup>17</sup> sans trancher cependant sur le statut de cette jouissance. L'intérêt étant là encore d'indiquer que la question que pose la jouissance est moins celle de sa nature originelle forcément indéfinissable que la façon que peut avoir le sujet de la manier, tout au moins pour la part à laquelle il a accès. Par ailleurs, il semble que ce maniement, lorsqu'il est possible, permet au sujet d'éviter de subir la part nocive de la jouissance, en lui permettant de "parvenir à une autre satisfaction dans le discernement de ses jouissances"<sup>18</sup>.

---

<sup>13</sup> J. Lacan, *Écrits*, p. 849.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 849.

<sup>15</sup> P. Valas, *op. cit.*, p.120.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 145.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 147.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 160.

Dans sa conclusion, Patrick Valas indique que la psychanalyse donne au sujet cette chance. "Il lui faudrait, poursuit-il, apprendre à manier le signifiant d'une façon un peu moins impérative, moins primaire, plus poétique."<sup>19</sup>

À ce "pari", c'est l'éthique du "bien-dire" qui est convoquée.

---

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 160.